Raoul ALLIER

# Les Privilégiés de l'Esprit

CONFÉRENCE

PRONONCÉE

*Dans le Temple de l'Oratoire, le 18 Mai 1915*

PARIS
LIBRAIRIE DE *FOI ET VIE*
48, RUE DE LILLE, 48

1915

**Prix : 0 fr. 30**

Se vend au profit des blessés
et des invalides.

# Les Privilégiés de l'Esprit

Les conférences données par M. Raoul ALLIER, chaque mardi, dans les différents temples de Paris, n'ont pas été écrites avant d'être prononcées. Mais, sur la demande de bien des personnes, quelques amis en ont entrepris la publication au moyen de leurs notes. Le texte a été soumis à M. ALLIER qui déclare y reconnaître la reproduction fidèle de sa pensée.

---

# Les Privilégiés de l'Esprit (*)

Mesdames, Messieurs,

Nous allons vers la fête de la Pentecôte, c'est-à-dire vers la fête de l'espérance et de la joie, vers la fête qui nous parle de l'Esprit de Dieu pénétrant l'esprit de l'homme, l'élevant au-dessus de lui-même et le rendant capable de toutes les ambitions et de toutes les victoires. Nous allons vers cette fête avec un élan de toute notre âme. S'il pouvait y avoir, ce jour-là, autre chose que la commémoration d'un événement du passé !... S'il pouvait y avoir une Pentecôte nouvelle pour notre patrie et pour l'humanité !... Mais, tandis que beaucoup d'entre nous saluons avec une pensée d'allégresse et de prière confiante la venue de cette date sacrée, cette fête de la Grâce, dont la seule idée nous transporte et nous fait frissonner d'enthousiasme, est une cause de trouble intime et d'angoisse pour d'autres qui sont tout autour de nous et dont plusieurs sont certainement ici.

Nous devons nous pencher sur ce trouble et cette angoisse. Ayons le courage de voir pourquoi, à l'heure où nous parlons de la Grâce qui descend de Dieu sur les hommes, des frères et des sœurs s'effraient, tremblent,

(*) Conférence prononcée dans le Temple de l'Oratoire, le 18 mai 1915.

et sont tentés de se détourner de nos Eglises et — ce qui est infiniment plus grave — de Dieu et du Christ. La guerre fait surgir devant nous tous les problèmes. Il est de ces problèmes dont il est presque entendu qu'on ne les aborde pas. Mais la guerre les pose et les impose, sans nous demander si cela nous agrée ou non.

Pour beaucoup, cette angoisse est due au souvenir de lectures faites, au souvenir de discussions théologiques dont on a vaguement entendu parler ou dont on a vu quelque chose dans les livres. Tout cela paraissait très lointain et très étranger à la vie ; et tout cela, soudain, prend un sens actuel et qu'on ne lui aurait pas soupçonné. Mais, pour la plupart, — et c'est ce qui fait l'intérêt passionnant de l'heure présente, — ces problèmes surgissent de la vie elle-même et de l'expérience.

Ce sont, par exemple, des âmes qui sont torturées par une absence, par une disparition, par une mort. Jusque-là, leur bonheur avait été sans nuage. Puis, la réalité sanglante est apparue à l'horizon. A partir de ce jour, ç'a été le désarroi. Un désir vague, et pourtant poignant, de prier est monté du fond de l'être. Mais le désir n'a pas abouti. La prière n'est pas venue ; elle était trop difficile. Et, en même temps, autour d'elles, ces âmes en voyaient d'autres qui priaient et qui semblaient heureuses de le faire. Comment une question ne les aurait-elle pas poursuivies, une question que personne n'a le droit de supprimer : « Pourquoi ces âmes peuvent-elles s'approcher de Dieu ? Pourquoi en suis-je incapable ? Depuis son enfance, un tel a appris à voir en Dieu son Père ; quand l'épreuve vient, il se jette dans ses bras ? Et moi, je suis sans Père dans le ciel ? Pourquoi ce bonheur pour celui-ci et cette détresse pour moi ? » La question revient à se demander s'il y a, dans ce monde, des privilégiés de l'Esprit et des

expropriés de l'Esprit, si certains sont prédestinés à la vie et d'autres à la mort, s'il y a des élus et des réprouvés.

D'autres âmes sentent, elles aussi, le tragique de cette question ; mais, en se la posant, elles sont surtout préoccupées de ne pas se rendre à l'appel de Dieu. Au lieu de regarder au Christ, ces hommes regardent aux disciples du Christ, et l'indignité trop fréquente des disciples les aide à repousser le Maître. Ils font plus. Ils ne s'arrêtent pas devant cette prédication de l'amour divin qui appelle tous les hommes, devant ce qui palpite à chaque page de l'Evangile. Au lieu d'écouter le Christ, ils cherchent s'ils ne trouveront pas, dans quelque coin du vieux livre, un passage dont ils puissent s'emparer et le tourner contre Celui qui les sollicite. Ne parvenant pas à prendre le Christ en défaut, ils s'attaquent à ses apôtres. Il y en a un chez qui ils se flattent d'avoir rencontré ce qui justifie leur résistance. C'est saint Paul... Oh ! l'apôtre Paul, c'est le héraut claironnant de l'amour, proclamé au nom du Père et au nom du Christ. Il est l'interprète magnifique de la pensée éternelle d'amour qui est tout ce qu'il veut savoir de Dieu. On laisse de côté toutes les pages splendides où ce qu'il veut dire sur ce sujet flamboie vraiment devant l'esprit ; elles ne comptent pas pour le parti pris. Et l'on en sort une, une seule, d'une seule de ses épitres. On la déclare inquiétante et l'on s'en sert pour ne plus rien distinguer du reste, qui est si clair !

Nous autres, les disciples du Christ, nous n'avons pas le droit de passer, dédaigneux, à côté de ces difficultés, comme si elles n'existaient pas. Elles peuvent tuer, quelque part, une âme. Alors, malheur à nous, si, par lâcheté intellectuelle, nous n'avons rien fait pour en empêcher les ravages !

Il y a, nous dit-on, un passage de saint Paul qui doit

arrêter net l'activité du chrétien et faire de lui un fataliste comparable au musulman qui murmure : « C'est écrit. » Ce passage est dans le chapitre IX de l'*Epitre aux Romains*. Le temps nous manque pour lire ici ce chapitre en entier. Je prends seulement les lignes qu'on en cite afin de se donner un motif de ne pas écouter Jésus-Christ : « Pour être issu d'Israël, on n'est pas toujours vrai Israëlite : et pour dire de la race d'Abraham, on n'est pas toujours de ses vrais enfants... Le décret de Dieu est basé sur un choix qui ne dépend pas des œuvres, mais uniquement de celui qui appelle... Que faut-il en conclure ? Qu'il y a de l'injustice en Dieu ? C'est impossible, puisqu'il a dit à Moïse : « J'aurai pitié de celui dont il me « plaira d'avoir pitié, et j'aurai compassion de celui dont « il me plaira d'avoir compassion. » Ainsi rien ne sert de vouloir et de s'agiter, c'est Dieu qui fait miséricorde... Tu me diras alors : Pourquoi donc se plaint-il encore ? Qui donc peut résister à sa volonté ? Mais toi, ô homme, qui es-tu donc pour discuter avec Dieu ? Est-ce que le vase d'argile dit au potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Est-ce que le potier n'a pas le droit, avec la même masse de terre, de faire deux vases, l'un pour un noble usage, l'autre pour un usage vulgaire ? Et s'il plaît à Dieu de montrer sa colère et de faire connaître sa puissance ! Et s'il a eu la grande patience de supporter des vases de colère fabriqués pour la perdition ! Et si cela fait ressortir les richesses de sa gloire à l'égard des vases de miséricorde préparés d'avance pour la gloire ! »

Le voilà, le passage tragique. Il y a donc des hommes qui sont appelés, il y en a d'autres qui ne le sont pas, et il n'y a pas à discuter. Dieu était le maître d'appeler qui il voulait ; il ne devait rien aux hommes. Il a fait à certains l'honneur immérité de les appeler : grâces lui soient ren-

dues, et que les autres se taisent ! Et devant cette doctrine, on nous dit : « Vous voyez bien que ce Dieu, que vous appelez Amour, est essentiellement Caprice. Il n'est pas le Père, il est le Tyran qui fait tomber sur certains hommes ses faveurs et qui ignore les autres. Il est à l'image de ces rois de la terre dont il faut être les courtisans parce qu'ils n'ont aucune idée de justice. »

Bien des âmes souffrent à cause de cette difficulté. Il en est qui se torturent elles-mêmes avec ce texte. Il en est d'autres que des critiques insidieux tourmentent avec lui. Il en est qui se troublent toutes seules, il en est d'autres que l'on trouble. Et c'est toujours ce problème de justice que l'on pose. Abordons-le donc : y a-t-il des privilégiés de l'Esprit et des expropriés de l'Esprit ? Y a-t-il des élus et des réprouvés ?

Je réponds : Non ! Il n'y a pas d'expropriés de l'Esprit, il n'y a pas de réprouvés... Je ne dis pas cela en mon nom personnel ni au nom d'une autorité quelconque. Je dis seulement : Cette doctrine n'est pas dans saint Paul ; elle n'est pas dans la page que je vous ai lue ; elle n'est dans aucune des épîtres de l'apôtre, pas plus dans l'épître aux Romains que dans une autre.

Je rappelais, il y a quelques semaines, dans le temple de l'Etoile, une règle de bonne critique. Lorsqu'on étudie la pensée d'un homme, il faut douter de l'interprétation qu'on donne de cette pensée, quand on se heurte trop aisément à des contradictions. Commençons toujours par supposer que l'homme dont nous lisons une lettre ou un livre n'est pas dépourvu de bon sens et de logique. Si nous ne parvenons pas toujours à distinguer comment sa pensée se tient, il n'est pas sage de déclarer tout de suite qu'elle ne se tient pas ; il est plus simple de soupçonner qu'on n'a pas compris encore comment elle se tient. C'est une

règle que je m'impose toujours. Or, Paul serait le premier des incohérents, leur type et leur modèle, s'il avait soutenu la doctrine qu'on lui prête...

Ne nous préoccupons pas des batailles que l'on s'est livrées, à coups de textes pauliniens, pour ou contre la doctrine de la prédestination. Parmi les centaines d'in-folio qui ont été amoncelés sur ce sujet, combien ont été écrits, non pour étudier la pensée de l'apôtre en elle-même, mais pour étayer les idées de tel ou tel docteur sur des textes rabaissés au rôle d'instruments de discussion ? Allons avec candeur, je veux dire : sans parti pris, à l'apôtre lui-même.

L'*épître aux Romains* est une lettre qu'un homme écrit à d'autres hommes pour former leur âme. Il faut la lire en se demandant, non pas quel usage on peut en faire et contre qui, mais ce que Paul a voulu dire et pourquoi il l'a voulu dire. Il faut commencer par admettre qu'il avait du bon sens et ne devait pas se contredire à chaque ligne. Or, voici une pensée qui se retrouve à toutes les pages de toutes les épîtres de Paul : c'est que Dieu a appelé tous les hommes au salut. J'ai dit : tous les hommes : « Dieu, notre Sauveur, veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » Quand un saint Paul écrit : « tous les hommes », cela signifie : « tous les hommes ». Il est absurde d'épiloguer pour faire sortir d'une telle affirmation le contraire de ce qu'elle contient.

C'est à son disciple Timothée (*première épître*, chapitre 2, verset 3) qu'il adresse cette déclaration. Mais je prends l'*épître aux Romains* elle-même, celle dont on détache la fameuse phrase, et j'y lis : « A la suite d'une seule faute et par le fait d'un seul homme, la mort a exercé son règne ; à bien plus forte raison ceux qui reçoivent la grâce

immense de Dieu et le don de la justice participeront au Royaume et à la vie par le fait d'un seul homme aussi, Jésus-Christ. Ainsi donc, de même qu'une seule faute a entraîné la condamnation de tous les hommes, de même un seul acte de justice a entraîné pour tous les hommes la justification qui donne la vie. » (5 : 17, 18). « Tous les hommes », cela veut dire : « Tous les hommes ». Je refuse de comprendre autre chose. Permettez-moi de rappeler encore cet autre passage dont la clarté me paraît flamboyante : « Dieu a enveloppé tous les hommes dans l'obéissance pour leur faire à tous miséricorde. »

On peut soutenir, il est vrai, que Paul n'est pas un théoricien, un logicien. Il a une âme volcanique ; ce dont elle est pleine déborde et fait éruption. Il se soucie fort peu de logique et ne s'embarrasse pas des contradictions. Tout n'est pas faux dans ce portrait psychologique de l'apôtre ; mais tout n'y est pas absolument vrai : Paul aime la dialectique, et la sienne ne manque pas de vigueur. Et puis, prenons garde. Quand un homme écrit des lettres ou des livres à des dates différentes, quand il se trouve en présence de circonstances qui ont changé, il peut avoir l'air de se contredire, parce qu'il doit répondre à des besoins nouveaux. Mais il est inadmissible que, dans une même lettre et dans la même page, un homme puisse mettre bout à bout ces déclarations contradictoires : « Il n'y en a que quelques-uns qui soient appelés et à qui Dieu fasse miséricorde ; mais Dieu fait miséricorde à tous les hommes et les appelle tous. » Une telle phrase serait le triomphe de l'incohérence. Avant de prêter à Paul une pensée aussi déconcertante d'absurdité, je trouve plus prudent de dire que je n'ai pas compris.

Eh bien ! La pensée de Paul n'est pas mystérieuse. Elle est extrêmement facile à comprendre. Si l'on n'avait pas

à étayer des idées dogmatiques à l'aide de passages piqués ici et là, on la distinguerait tout de suite. La voici :

Tous les hommes sont pécheurs. Il n'y a pas un juste, pas même un seul. Le Père souffre et il les appelle depuis les origines lointaines de l'histoire. Afin d'accomplir son dessein d'amour, il a choisi un peuple pour le servir et pour l'aider à sauver les autres peuples et tous les hommes. Ce peuple, c'est le peuple d'Israël. Dans ce fameux chapitre IX de l'*Épître aux Romains,* il ne s'agit pas des individus, de vous ou de moi. Il s'agit d'Israël, du peuple qui a été élu pour être le témoin de Dieu parmi les hommes, pour être son serviteur, pour incarner sa volonté et son amour. Ce peuple est infidèle à sa mission. Il est orgueilleux, infatué de lui-même. Et Paul lui crie son crime : « O mon peuple, tu as été appelé, mais non pas à cause de tes mérites, car tu étais, comme les autres, injuste et pécheur. Mais, parmi les hommes, Dieu a fait grâce à quelqu'un. Il t'a choisi, c'est vrai ; et il t'a appelé pour que tu le serves. Et il avait le droit de te choisir, bien que tu n'en aies pas été plus digne qu'un autre. » Dans le moment même où Paul parlait de la destination de son peuple, quand il lui rappelait son élection, il ne voulait pas lui laisser croire qu'Israël avait eu un droit quelconque à ce privilège : « Tu as été appelé, mais tu étais misérable comme les autres, et Dieu fait miséricorde à qui lui plaît. Pourquoi ? Pour sauver les autres, et non pas pour sauver ces quelques-uns. »

Voilà la pensée de Paul. Oui, il y a une élection, celle d'un peuple. Et cette élection, c'est l'amour de Dieu qui l'a faite, son amour qui ne devait de comptes à personne et qui, en particulier, n'en devait pas à ce peuple capable

de le trahir et de lui être infidèle un jour. C'est là tout le sens du chapitre IX de l'*Epître aux Romains*. S'il en est ainsi, il n'y a aucune contradiction entre l'élection d'un peuple et l'amour universel de Dieu pour tous les hommes. Le peuple élu ne l'a été que pour être le serviteur de l'Eternel. Le serviteur n'avait qu'une tâche à remplir sur la terre : c'était de sauver les hommes et d'être, pour ce salut, l'instrument docile de l'amour divin.

J'ai souvent rappelé la parabole de l'Enfant prodigue. C'est le cas de le faire une fois de plus. L'Enfant prodigue, c'est l'ensemble de l'humanité. Le peuple d'Israël, c'est le fils aîné qui, se tenant aux côtés du Père, devrait être le confident de ses tendresses méconnues et l'ouvrier résolu du retour de celui qui est parti. Mais lorsque le fils prodigue revient, le prétendu confident du père est scandalisé, et il dit : « Arrière, mon frère ; il n'y a pas de place pour toi à la table de famille. »

Non, il n'y a pas de contradiction entre l'élection de quelques-uns et la volonté du salut pour tous. Quelques-uns sont appelés afin que tous soient sauvés. Remarquez que c'est l'application divine d'une loi qui ne nous est nullement inconnue. Un prédicateur se met à appeler les âmes à la conversion. Il leur parle de l'amour de Dieu, il les supplie de se rendre à cet amour qui les cherche. Parle-t-il seulement pour les âmes qui sont autour de lui ? Certes, il serait tout frémissant de joie, si ces âmes consentaient à se donner au Christ. Mais cela ne lui suffirait pas. Le rêve de celui qui parle au nom du Christ, c'est d'abord que des hommes, parmi ceux qui l'écoutent, se donnent au Christ, c'est ensuite que ces hommes, à leur tour, aillent en appeler d'autres pour le Christ vainqueur et roi. C'est là l'ambition de tout témoin de

l'Evangile. Elle n'est qu'une image affaiblie de l'ambition du Père élisant des serviteurs qui l'aident à manifester parmi les hommes sa volonté et son amour.

Il nous a suffi d'aller jusqu'à la pensée centrale de Paul. Les raisons de trouble et d'angoisse ont disparu.

Il n'y a pas de réprouvés, mais il y a des élus. Il y a un peuple élu. Mais je dirai : toute âme qui se convertit, toute âme qui se donne à Dieu, sent qu'elle était aimée de toute éternité et qu'elle était appelée ; et, à partir du jour où elle a été saisie par l'amour du Père, il faut qu'elle lui rende témoignage.

Oh ! Comme je comprends la joie ineffable dont frémit celui ou celle qui retrouve son Père ! Il lui semble alors que toute sa vie est transformée, que tout est accompli, et qu'il ne lui reste plus qu'à s'abandonner à son allégresse. Retrouver le Père, se jeter dans ses bras, se sentir pénétré par cette tendresse qui cherchait depuis si longtemps à reconquérir un enfant : c'est une joie qui semble devoir être la joie suprême, celle à laquelle aucune autre ne pourra jamais être comparée. On ne saurait pourtant en rester toujours aux émotions ineffables de la réconciliation. Quand le Père a retrouvé son fils perdu, ils ne peuvent pas rester éternellement dans le bonheur de cette étreinte. Le Père commence bientôt à murmurer à l'oreille du fils : « Je t'ai retrouvé, c'est bien. Mais si nous pensions à mes autres enfants que je n'ai pas encore retrouvés et qui souffrent au loin dans la nuit de leur âme ? Ne veux-tu pas m'aider à les chercher ? »

Voilà l'entretien inévitable de l'âme convertie avec son Dieu. Une conversion qui n'aboutit pas à cet entretien dramatique est une conversion manquée ; elle n'est qu'une conversion apparente. Tout sauvé a le devoir immédiat de devenir, à son tour, un sauveteur. Et il rêve

une joie plus grande encore que celle de sa conversion, la joie d'amener d'autres âmes à Dieu.

Il faut donc bien comprendre ce qu'est la vie religieuse. Prendre place parmi les élus, ce n'est pas se trouver parmi ceux qui, pardonnés et rachetés, peuvent, dans un petit coin de ce monde, goûter des béatitudes égoïstes. C'est retrouver des responsabilités. Ces responsabilités sont partout. Il n'est pas un et pas une de nous qui puisse prétendre : « Je n'ai pas de responsabilités devant le Père. »

Tous, nous en avons. Tous, vous en avez. Parents, nous sommes responsables de nos enfants. Ce qu'il y a de tragique dans la vie de famille, c'est que les parents n'ont pas rempli tous leurs devoirs, lorsqu'ils ont nourri et vêtu leurs enfants, lorsqu'ils leur ont donné l'instruction. Ils n'ont pas rempli tout leur devoir envers eux lorsqu'ils les ont associés à leur culte intime. Ils ont à lutter constamment auprès de Dieu pour l'âme de leurs enfants, à lutter par la prière pour que Dieu accomplisse dans leurs enfants toute son œuvre, à lutter par la prière pour qu'ils n'aient pas eux, les parents, le malheur d'être devant leurs enfants ce qu'ils ne doivent pas être et, tout en s'efforçant par leur enseignement de les rapprocher de Dieu, d'être par leur conduite ce qui les détournera de Dieu le plus efficacement.

J'ajoute : les enfants sont responsables aussi de leurs parents, — oui, responsables de leurs parents. Oh ! Combien vous pourriez beaucoup, jeunes gens chrétiens, jeunes filles chrétiennes, pour ceux que vous aimez tant ! Vous voudriez souvent les voir plus chrétiens qu'ils ne sont. Eh bien ! Cela dépend de vous dans une certaine mesure. Soyez tout ce que vous devez être pour vos parents ; et vous éprouverez une joie indicible quand,

après avoir remporté cette victoire sur vous-mêmes et vous être consacrés pour vos parents, vous verrez, un jour, ceux-ci prier avec vous et, qui sait ? apprendre peut-être de vous à prier.

Tous responsables de quelqu'un. Vous aurez à rendre compte un jour de ce que vous avez fait pour le bien ou le mal de celui qui est à côté de vous en classe, au lycée ou à l'école, de ceux ou de celles qui sont à votre côté à l'usine, à l'atelier de couture ou au bureau. Tout homme a la charge des âmes au milieu desquelles il vit, et vers lesquelles son Dieu l'envoie.

Je me suis servi de ce terme : les privilégiés de l'Esprit. Tout chrétien en est un. J'ajoute maintenant : le seul privilège qui ait de la valeur en ce monde, c'est celui de l'Esprit. Les autres ne comptent pas. A quoi peut-il me servir d'avoir de l'argent, des ressources matérielles, une influence sociale, si je ne les mets pas au service de Dieu dans l'humanité ? Mais le jour où je comprends que Dieu me commande de tenir tout cela à sa disposition, ce jour-là, mon privilège réel, celui que j'apprécie, ce n'est pas cet argent, ce n'est pas la quantité de ces ressources, ce n'est pas cette influence sociale. Mon vrai privilège, c'est la pensée de mon Dieu qui est entrée en moi et qui m'a saisi. Le reste n'est rien. A quoi peut-il me servir d'avoir fait toutes sortes d'études, d'avoir pâli sur les livres d'érudition, de m'être conquis des idées personnelles, si je ne mets rien de tout cela au service de Dieu dans l'humanité ? Mais le jour où j'ai compris la réalité profonde de la consécration, mon privilège n'est plus dans mon instruction ; il est dans la certitude que Dieu lui-même me dit : « Tu vas servir ». Ce qui importe en ce monde, c'est l'appel qu'on reçoit d'en-Haut et qui transforme tout. Le reste n'est rien.

Il y a donc des privilégiés de l'Esprit. Pour eux, l'Esprit est le privilège entre tous, le privilège qui subsiste quand les autres s'écroulent, le privilège qui parfois n'apparaît qu'à l'heure où les autres s'évanouissent.

J'ai parlé longuement de saint Paul aujourd'hui. Il est le missionnaire par excellence. Il faut qu'il aille de ville en ville et de contrée en contrée pour gagner des âmes à son Maître. Or un jour, en pleine activité apostolique, il est arrêté, mis en prison, chargé de chaînes. On le conduit à Rome ; et là, il est enfermé pendant deux ans. Vous représentez-vous ce que cette épreuve a dû être pour lui ? Etre immobilisé dans une prison, alors que tout le vaste monde est à conquérir !... Oui, mais il est un privilégié de l'Esprit, et il écrit aux Philippiens : « Je peux vous « faire savoir ceci : c'est que ma prison n'a pas été inu- « tile et que, par la grâce de Dieu, à partir du moment « où j'ai été dans les fers, les frères, autour de nous, dans « Rome, ont été encouragés par mes liens et ont eu plus « d'assurance pour annoncer sans crainte la parole de « Dieu. » (1 : 12-14). Paul a été vainqueur par l'Esprit, parce qu'il a vu et mesuré, par l'Esprit, le monde qu'il était en train de conquérir au Christ.

Vous avez entendu parler d'Adèle Kamm, cette pauvre malade, rongée par la tuberculose et qui finit, le moindre mouvement lui arrachant l'âme à force de douleur, par être condamnée, sur son lit de torture, à une immobilité totale. Pour qu'elle pût supporter la souffrance de sa nuque, il fallait qu'elle reposât sur un petit sac de glace. Vous représentez-vous votre activité, à vous, dans des conditions pareilles ? Moi, je ne peux pas me représenter la mienne. Eh bien ! C'est sur son petit sac de glace, glissé sous sa nuque, qu'Adèle Kamm a vaincu la maladie et que cette martyre est devenue capable de réconforter

l'énergie morale des bien-portants qui s'en vont par le monde en murmurant : « Si je pouvais avoir une parcelle de ce qu'elle possédait ! »

Oui, le privilège de l'Esprit peut apparaître dans les heures terribles de l'angoisse ou du deuil. Vous êtes, par exemple, une mère et vous venez de perdre un fils. Les plus belles espérances, vos plus hautes ambitions, reposaient sur ce fils. Vous attendiez de lui ces actions saintes qui, même dans leur obscurité, font la grandeur morale et la force d'un pays ; et, devant ces perspectives, votre cœur battait plus vite. Et maintenant c'est fini. Les actions attendues ne seront pas accomplies. Vos espérances s'effondrent. L'être chéri ne reviendra pas. Il est enseveli quelque part, et vous ne saurez peut-être jamais où est sa tombe... Eh bien ! C'est dans ces heures de ténèbres que l'Esprit peut faire son œuvre. Il va vous saisir, si vous vous prêtez à sa visite ; et une révélation imprévue illuminera votre sentier. Vous viviez, en quelque sorte, par procuration. Vous viviez par la pensée de votre fils et des joies qu'il devait vous apporter. Voici, vous êtes appelée à faire parmi les hommes ce que vous attendiez de lui et ce qu'il aurait fait à votre place. Vous étiez fière à la pensée qu'il se donnerait aux autres. Puisqu'il n'est plus là, vous vous donnerez pour lui et vous continuerez l'œuvre qu'il avait à peine commencée. Vous serez parmi les privilégiés de l'Esprit.

Si vous n'êtes pas une mère en deuil, vous êtes peut-être une veuve. Vous étiez encore, il y a peu de mois, dans toutes les joies du foyer, ces joies si pures, mais qui peuvent aboutir à une sorte d'égoïsme à deux. Il faisait si bon, le soir, sous la clarté douce de la lampe de famille. Alors on oubliait le monde et l'on était l'un à l'autre. Et maintenant c'est fini. Elles ne reviendront plus, ces

heures, dont le seul souvenir est à la fois une torture et une bénédiction. Mais vous ne voudrez pas que le bien-aimé soit tombé pour rien. Vous prendrez à votre compte la tâche commencée par lui. Cette tâche, vous ne l'aviez peut-être jamais rêvée. Vous n'aviez jamais imaginé qu'un jour vous auriez à travailler pour la France. Et voici, l'appel décisif vous vient de là-bas, à travers les grandes plaines du nord, à travers nos forêts d'Argonne, par-dessus nos Vosges glorieuses. L'appel vous vient de la tombe, à peine fermée, d'un homme qui a compris, dans les tranchées, toute la grandeur des devoirs naguère à peine entrevus. Vous êtes son héritière et vous avez à faire valoir cet héritage pour vos enfants et, si vous n'en avez pas, pour vous-même en vous donnant plus complètement que jamais à la France.

Vous me demanderez peut-être si je n'ai pas oublié ceux qui, précisément, m'ont inspiré, par la confidence de leurs douleurs intimes, le sujet de cet entretien. Oh ! non ! je ne les ai pas perdus de vue. Ils se tourmentent avec cette question : Y a-t-il des réprouvés ?... Tout mon effort a tendu à répondre : Il n'y a pas de réprouvés, il n'y a que des appelés. Frères qui souffrez, si vous ne vous sentez point parmi les élus, ce n'est pas que Dieu ne vous ait conviés. C'est parce que vous ne vous êtes pas aperçus de cet appel ou parce que vous avez refusé de répondre.

Je sais des âmes qui disent : « Je voudrais bien répondre. Mais je ne suis pas appelée. » Êtes-vous bien sûr, frère malheureux, que l'appel d'en-Haut n'est jamais venu vers vous ? Si vous comparaissiez devant Dieu, êtes-vous certain qu'il ne vous citerait pas bien des circonstances dans lesquelles il vous a parlé ?

Un jour vous êtes passé par une épreuve cruelle. Vous pleuriez. Votre regard est tombé sur telle page d'un livre,

ou vous avez entendu un homme prononcer telle parole que vous n'avez pas encore oubliée. Devant cette page ou cette parole, un trouble vous a saisi. C'était quelque chose de vague et pourtant de pressant. Il vous a semblé qu'un visiteur mystérieux vous apportait un message. Mais ce message, vous ne teniez pas à le recevoir. Vous vous êtes laissé distraire et vous n'avez plus perçu la sollicitation inquiétante. N'était-ce pas Dieu qui était là et qui suppliait son enfant? L'enfant s'est détourné et prétend aujourd'hui que le Père ne lui a rien dit... Ce n'est peut-être pas dans un jour de tristesse qu'il est venu vers vous. Vous étiez dans une heure de joie profonde, intense, vibrante. Il vous a semblé que tout votre être intime se fondait et qu'il s'ouvrait à quelque chose. Mais vous vous êtes ressaisi et vous avez écarté l'intrus. Celui que vous avez traité comme un intrus était Dieu lui-même.

Et si vous ne vous souvenez pas que Dieu vous ait parlé tel ou tel jour, êtes-vous sûr qu'il ne vous parle pas dans ce moment même? Si vous êtes ici, ne vous y a-t-il pas conduit? Si vous éprouvez un trouble intérieur, de quel droit prétendez-vous que Dieu n'y est pour rien? Si vous êtes pris d'une angoisse qui échappe à votre analyse, mais à laquelle vous ne parvenez pas, vous, à échapper, c'est le Père à la recherche de son enfant qui est au fond de cette angoisse. Si vous souffrez ainsi, c'est que l'appel a retenti en vous et que vous êtes malheureux de n'y pas céder.

Au début de cet entretien, j'évoquais la fête que nous célébrerons dimanche prochain. Oh! la Pentecôte de 1915! Comme elle devrait ressembler peu aux Pentecôtes ordinaires! Savez-vous que, pensant d'avance à cet anniversaire sacré, certains des nôtres prient avec ferveur, non pas dans des sanctuaires faits de main d'homme, dans l'abri confortable des chapelles et des temples, mais dans

les tranchées, au milieu du crépitement des balles et du fracas des obus? Ils prient, ces soldats chrétiens, pour qu'à l'arrière l'Esprit de Dieu fasse son œuvre. Ils prient pour nous tous. Ils prient pour vous qui êtes ici et qui osez croire que Dieu ne fait rien pour vous et ne vous appelle pas. Ces prières de ceux qui peut-être vont périr ne sont-elles pas un appel poignant?

Oui, il y a des hommes qui prient dans les tranchées. Ils prient pour que Dieu soit vainqueur, non-seulement de l'ennemi qui a foulé au pied la foi jurée des traités, mais vainqueur aussi des cœurs des Français et des Françaises qui sont à l'arrière. A ces prières du front ne faut-il pas qu'ici d'autres prières répondent, et des prières d'une qualité renouvelée? Oh! s'il y avait ces jours-ci, là-bas comme ici, et ici comme là-bas, un déchaînement prodigieux d'intercession, il ne serait pas nécessaire, dimanche prochain, de prêcher sur la Pentecôte et de commémorer l'événement d'il y a dix-neuf siècles. Nous vivrions, le 23 mai 1915, une Pentecôte nouvelle, la Pentecôte glorieuse de l'Église réveillée pour la conquête du monde au Christ.

---

LAVAL. — IMPRIMERIE MODERNE